

### **3. Les Galeries Saint-Hubert, le catalyseur**

**L**es galeries Saint-Hubert ne sont pas une statue, ni un palais de justice ou un édifice religieux, ni un mémorial militaire, mais un temple de la consommation, en marbre, en pierre bleue, en métal et en verre. Richement décorées dans le style Renaissance italienne, avec une base néoclassique, un dessin du Néerlandais Jean-Pierre Cluysenaar. Elles furent achevées en 1847 et marquèrent un tournant : le paysage urbain s'adapta pour la première fois au commerce de détail.

#### **Zone internationale chaude**

Ces galeries prestigieuses attirent un public international. Victor Hugo et Juliette Drouet (sa maîtresse), viennent, comme tant d'étrangers, libérer Bruxelles, fuyant le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte. Victor s'installa sur la Grand-Place et Juliette dans la Galerie des Princes.

Pendant une grande partie du siècle, les réfugiés politiques et littéraires français se retrouvaient sous ce plafond de verre des Galeries. C'est là que Paul Verlaine achète l'arme avec laquelle il blesse Arthur Rimbaud. Charles Baudelaire observe le Belge, qu'il ne porte pas dans son cœur. Jean Neuhaus, un



Galeries Saint-Hubert peu après l'ouverture et passage couvert à Paris, 2022 Thomas Sennesael



Galerie d'Ixelles, 1953. Photo à gauche 2011 (Françoise Waltéry, monument.heritage.brussels). Photo à droite, 2023 (Thomas Sennesael).

Suisse, y ouvre sa pharmacie, où il invente la praline (enrobant ses pilules amères de chocolat).

Ce passage est également le siège de l'un des clubs libéraux les plus importants du pays.

Les couloirs (couverts) ou arcades commerçantes, sont inspirées de Paris (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle), sur le terrain du palais royal, où ils étaient très à la mode à partir des années 1820. Ils offrent un passage direct et sûr pour les piétons, là où les rues sont encore non goudronnées et désordonnées.

Walter Benjamin les décrit comme emblématiques de l'émergence de la culture de consommation bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle. Ils doivent aussi distraire des désagréments que comporte la ville industrielle, et créer un monde onirique en exposant les marchandises.

Le toit en verre tire parti des nouvelles possibilités offertes par le verre et l'acier. Plus tard, Alphonse Balat étendit ce concept aux serres de Laeken, et son élève Victor Horta le poursuivit avec des dômes en verre pour des maisons privées.

Les Galeries Saint-Hubert ont clairement un impact social et géographique. Elles ouvrent la place à la classe aisée tout en repoussant les travailleurs. Bruxelles devient une ville à deux vitesses : le « centre et le nord » pour les travailleurs, le « sud » dédié aux bourgeois. Elles relient la nouvelle Place de la Monnaie « branchée » à cet autre pôle commercial qu'est la Grand-Place.

Tout cela grâce à (ou malgré) les efforts de nos anciens occupants et leurs règnes révolutionnaires, les Autrichiens et les Français – occupants qui sont méprisés dès l'ouverture des Galeries. Mais ce sont toutefois eux qui ont créé l'opportunité de dégager des sites où se dressaient des bâtiments religieux, et où s'étaient des rues étroites (rue Saint Hubert) et des impasses.

À Ixelles aussi, l'expérience urbaine va désormais de pair avec le shopping et les loisirs. La Porte de Namur est animée par les boutiques, les habitations, les théâtres, plus tard les

cinémas. Un nouveau phénomène se révèle, un nouvel habitant de la ville émerge. Il a l'œil complètement libre car les obstacles en marchant ont disparu. Il échange son amour romantique pour le paysage naturel contre celui de la ville propre, sûre et luxueuse. Il voit les animaux au zoo, il échange la rivière polluée de la ville contre l'étang aux canards, il réfléchit au ciel qui enjambe le viaduc ferroviaire, il écoute le silence qui suit le bruit de la ville. Pour cet être urbain éternellement agité, les rues deviennent des habitations. Les panneaux émaillés sont pour lui comme des œuvres d'art dans les musées.

Les kiosques de journaux sont ses bibliothèques, les terrasses de cafés sont son fauteuil. Et les boutiques ? Bientôt aussi éclairés de gaz féérique le soir, ce sont ses phares. Son nom ? Le flâneur.

#### **4. Les halles de marché couverts, une expérience ratée**

**E**n raison de l'augmentation des problèmes de circulation et de circulation, le conseil municipal a tenté de réglementer encore davantage les marchés. Elle veut vraiment qu'ils disparaissent complètement de la rue. Elle crée des halls de marché couverts et propres, où la nourriture est sèche et où les prix peuvent être contrôlés.

Mais cela ne sera pas un succès, car ils ne sont pas investis de manière assez constante, et aussi parce qu'ils sont construits dans des endroits où il n'y avait pas de marché auparavant. Les gens ne sont pas d'accord avec ça.

Les nouveaux lieux sont familiers, et ne trouvent pas leur chemin vers eux.

Le principe émergent du libre marché est trop important pour pouvoir exercer sa tutelle sur lui.

Un exemple précoce de ce type de halle de marché est le Marché de la Madeleine (Duquesnoystraat, architecte J.-P. Cluysenaar).

Dans les années 1870, l'idée de remplacer les marchés par de telles salles fut abandonnée. Les boutiques sont également devenues une alternative valable pour un shopping confortable.

La plupart d'entre elles furent fermées avant 1914, y compris la monumentale halle du marché d'Ixelles sur la rue de la Tulipe.

La halle du marché de la Haute Ixelles (1879) est l'œuvre de l'architecte Edmond Legraive, dont la maison imposante se trouve à proximité, dans la Jules Bouillonstraat au n°2. Legraive doit compléter l'arsenal commercial de la municipalité. L'école, l'église et l'abattoir sont déjà là, les salles ne sont pas encore là.

En 1971, ils ont disparu et ont été remplacés par le complexe résidentiel semi-haut « Châtelailon-Plage ».



## **5. Comment l'industrialisation conduit au libre-échange moderne**

### **Économie sous pression**

Les devantures, discrètement préservées dans nos quartiers résidentiels comme témoins silencieux, sont des signes visibles des nouveaux moyens d'acquérir de la richesse. Parce que c'est ce que sont la production et le commerce au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une course dans laquelle une bourgeoisie entreprenante acquiert le pouvoir extérieur le plus important.

Pour comprendre comment cela se produit, il faut regarder l'industrialisation précoce et impressionnante en Belgique, qui déclenche une réaction en chaîne menant directement au libre-échange tel que nous le connaissons. La première machine à vapeur du continent se trouvait déjà à Liège en 1720, la fileuse à laine de Cockerill à Verviers, également la première sur le continent, peut être datée de 1799. Le canal Gand-Terneuzen est le premier d'une série de nouvelles voies navigables et la Belgique est le leader absolu du transport ferroviaire. Les distances sont également considérablement réduites grâce aux nouveaux moyens de communication : courrier, télégraphe et téléphone.

### **Distribution : une chaîne**

Les techniques pour garder la nourriture fraîche plus longtemps progressent à pas de géant (nous éloignant de plus

en plus de la connexion directe avec la nature). Cela libère de l'espace pour les intermédiaires dans une chaîne qui commence au lieu d'origine d'un produit et se termine par une vitrine brillante. Ces intermédiaires en gagnent quelque chose à chaque fois, et le producteur, qui jusqu'à présent vendait encore son produit à l'utilisateur final, s'en tiendra désormais à son dernier : il produit. Ce processus rend le marché « plus efficace » et « stable ».

### **Une ville sans frontières**

Et il reste encore des vestiges d'anciennes coutumes à disparaître. En 1860, le brevet, la taxe sur les denrées alimentaires et autres biens à payer lors de l'entrée dans le centre de Bruxelles, fut aboli. Quiconque propose ses produits via la Chaussée de Wavre doit payer un brevet, et les produits alimentaires doivent être immédiatement et exclusivement mis en vente sur le marché attribué. Les pavillons brevetés d'Ixelles sont les dernières barrières physiques entre la ville et ses environs. Elles remplacent la Porte de Namur, l'une des portes médiévales de la ville. Maintenant qu'il y a des boutiques

Et sur les devantures, les commerçants peuvent désormais faire ce qu'ils veulent avec leurs marchandises. Les pavillons deviendront donc un patrimoine et seront transférés au Bois de la Cambre.

Ainsi, la production augmente, tout en s'éloignant de plus en plus de la ville. La variation augmente avec l'augmentation des revenus. Le commerce de gros et le commerce de détail sont séparés.

### **Libre-échange capitaliste**

« Résultat des courses » : les marchés et les vendeurs de marchés sont désormais de plus en plus complétés par les boutiques, en tant que dernier maillon de la chaîne de distribution. Tout indique un changement mondial de l'artisanat à l'industrie, du commerce direct sur le marché boursier et le

trading d'offre. Là où le commerce était autrefois régulé par les corporations, son caractère moderne et capitaliste émerge aujourd'hui. Les opportunités de profit sont plus grandes. Ce n'est qu'une question de temps avant que de grands « groupes » dominent le soi-disant marché.

Entre-temps, les boutiques se répandaient dans toute la ville, atteignant leur apogée au milieu du siècle.



### **De nombreux magasins**

Nous pouvons désormais mettre en perspective l'image du « petit magasin local sympathique ». L'idée nostalgique de la disparition de l'épicier au coin de la rue, du boucher avec qui vous discutez, remonte à la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, lorsque le supermarché a supplanté le commerce de détail. Voiture sur le parking, viande préemballée, libre-service, une large et variée gamme, rangées de caisses enregistreuses, en bref, des économies d'échelle. C'est l'évolution que nous voyons dans les années 1960, 70 et 80, avec le tout premier supermarché belge Delhaize avec libre-service sur Place Flagey en tête

(1957). Mais si vous marchez dans les rues résidentielles et remarquez le nombre de devantures préservées, vous remarquerez combien il y en a. Une façade toutes les quelques maisons. La petite supérette du XIX<sup>e</sup> et ses débuts

Le XX<sup>e</sup> siècle n'est pas nécessairement « sympathique », mais avant tout nouveau. Il est tout à fait possible qu'aux yeux d'un contemporain, il supplante même principalement le « marché sympathique » et les vendeurs ambulants.

Avec un plus grand nombre de personnes ayant accès à des fruits, viandes et légumes frais, une alimentation plus diversifiée, et une population urbaine qui augmente fortement de toute façon, un plus grand nombre de magasins (alimentaires) est également nécessaire. Les besoins augmentent et le pouvoir d'achat augmente. Désormais, la vie moderne se déroule en ville. Des ouvriers viennent chercher du travail et la classe moyenne construit des maisons avec jardins (s'emparant ainsi d'un terrain à la campagne abandonnée).

### **Types de magasins**

Les épiceries, boulangeries ou laiteries se concentrent principalement sur les besoins immédiats des quartiers, tandis que des commerces plus spécialisés sont situés le long de grands axes.

Il y a aussi plus de produits de luxe. Dans la seconde moitié du siècle, des magasins spécialisés ont vu le jour, visant la qualité et le service. Ils s'installent dans les endroits les plus fréquentés. Le magasin de meubles en est un exemple. La décoration intérieure comme signe d'une richesse accrue.

Et la concurrence se renforce également, en raison de la concentration de certains magasins. En conséquence, les commerçants accorderont plus d'attention à la présentation, à la disposition de la boutique et à la devanture.

Présentation marquante : boulanger-pâtisserie Arcq-Pasture, de 1907 à 1914. Rue sans Sans Soucis 105 (photo 2021 Thomas Sennesael) :



### **Les coopératives comme contrepoids**

En réaction à la prise de pouvoir par une bourgeoisie capitaliste, des associations coopératives de détail ont émergé dans le dernier quart du siècle, avec des producteurs et des consommateurs qui possèdent la production et souhaitent ainsi s’émanciper de la classe moyenne de plus en plus riche. Victor Horta fit construire une « Société coopérative ouvrière de Bruxelles - La Maison du Peuple » sur le canal Charleroi-Bruxelles, ainsi que la plus célèbre Maison du Peuple, également avec des activités coopératives, sur le Sablon près de l’église de la chapelle. Cette idée est adoptée par le socialisme et détestée par l’Église catholique. Horta est là encore et encore, à chaque époque et avec chaque tendance successive, lorsque des projets importants voient le jour – il ne travaille pas uniquement pour l’église : d’abord avec des maisons privées personnalisées et révolutionnées, puis avec des bâtiments industriels et des grands magasins, un hôpital (Brugmann), un temple d’art (Beaux-Arts), et enfin une gare (Central). Il est souvent critique envers ses clients, mais il réalise toujours les commandes prestigieuses. Une réaction dans ses mémoires

montre le statut encore fragile de « la boutique ». L'architecte dut en intégrer seize au rez-de-chaussée de son Palais des Beaux-Arts afin de donner vie à la morne rue Ravenstein : « Un Palais ? Je ne le pense pas : une simple Maison des arts, parce que je n'oserais nommer « Palais » une construction don't la façade principale comprend des magasins ! »

Aujourd'hui, l'intérêt pour les coopératives est renouvelé. À Bruxelles, environ 5 600 citoyens achètent directement auprès du producteur leurs légumes, fruits, viandes et autres aliments cultivés biologiquement. Il leur livre une ou deux fois par semaine en van, sans intermédiaire. Cela fait baisser les prix et rend la qualité plus contrôlable. Dans un monde où le lien entre

La nature et les peuples doivent être restaurés, c'est la première préoccupation des coopératives d'aujourd'hui : réduire les excès et respecter la capacité de support de notre nature.

La peur de la perte des coutumes et la crainte d'un progrès incontrôlé restaient néanmoins constantes, même au XIX<sup>e</sup> siècle agité. Dans l'Angleterre influente, le mouvement Arts and Crafts s'efforce de préserver l'artisanat. « Artisanat » se rapporte à « industrie » en tant qu'« analogue » à « numérique » et « réunions physiques » à « réunions en ligne ».

La concurrence individuelle face aux entreprises privées en constante croissance devient de plus en plus difficile.